

Le IV^e Festival international du Film sur l'Art

Luc Chaput

Number 27, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22012ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaput, L. (1986). Review of [Le IV^e Festival international du Film sur l'Art]. *24 images*, (27), 14–16.

LE IV^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

Luc Chaput

À Montréal, s'est tenu du 19 au 24 novembre dernier, le IV^e Festival international du film sur l'art. Le directeur du festival a dû utiliser trois salles, la Cinémathèque, le Musée des Beaux-Arts et la salle de l'O.N.F. pour pouvoir montrer les 96 films et 14 vidéo de son programme.

POURQUOI TANT DE FILMS SUR L'ART

Les télévisions éducatives ou de service public, que sont Radio-Canada, Radio-Québec, TV-Ontario ou PBS (Public Broadcasting System: télévision d'État aux U.S.A.) doivent remplir leurs temps d'antenne et offrir à leur public des programmes d'un large éventail. Pour cette raison, elles participent souvent au financement de films ou de séries sur l'art avec l'aide d'organismes tels que le Conseil des Arts du Canada. De plus, on peut constater un certain engouement pour les activités culturelles, par exemple cet été, les expositions Ramsès et Picasso. À New York, il y a quelques années, on a pu voir une publicité signalant que plus de gens allaient dans les musées, les galeries d'art et aux concerts classiques qu'aux événements sportifs. Il y a donc un bassin de population pour ces films qu'on ne voit plus en salle.

Troisièmement, les formes d'art depuis le début du XX^e siècle se sont diversifiées. Après la littérature, la danse, la peinture, l'architecture et la musique, la photographie, le cinéma, la bande dessinée et la vidéo sont apparues. Le cinéma a donc plus de champs d'investigation et l'on voit même des films sur des formes d'art secondaires telles les graffiti.

LA COMPÉTITION OFFICIELLE

Un festival compétitif reconnu en cinéma sert essentiellement à faciliter la diffusion des films primés et à aider les réalisateurs gagnants à promouvoir leurs autres projets. Il concentre en un court laps de temps les feux de la rampe dans ce cas-ci,

sur 42 films et 10 vidéos, qui sont scrutés par un jury. Ce jury de 5 personnes était formé de trois cinéastes et de deux écrivains. Les cinéastes étaient le président du jury, Brian O'Doherty, gagnant en 1982 du Grand Prix pour *Hopper's Silence*, le Français Jean-Louis Fournier et l'Italien Giorgio Treves. Les deux écrivains étaient Jean-Éthier Blais de Montréal et Patrice Bachelard, historien d'art de Paris.

La compétition officielle présentait cette année des films de longueur et de qualité inégales sur un grand nombre de sujets qu'on peut regrouper en deux catégories: l'évènement et la biographie.

L'ESCALADE DE L'ÉVEREST OU L'ÉVÈNEMENT

Comme dans le domaine sportif, il arrive qu'un artiste décide de tenter une action, de préparer une œuvre et un cinéaste ou un vidéaste pourra alors rendre compte de la tentative. Cela peut donner quelque

chose de semblable à l'escalade de l'Éverest ou à celle du Mont-Royal. On se dit après coup, beaucoup de bruit pour rien. Ce fut le cas, cette année de *Boot aus Stein* de W. Längsfeld ou *Passage: a Richard Erdman Sculpture* d'A. van der Wildt. Quelquefois aussi, comme pour *Ranch: the Alan Wood Ranch Project* de S. de Nure, le film est à peu près tout ce qui reste d'une œuvre aujourd'hui détruite. Ce type de film fonctionne surtout lorsque le réalisateur prend un peu de recul par rapport à son sujet et crée par sa mise en scène et son commentaire ironique, une approche tangentielle du sujet. De ce point de vue, André S. Labarthe, dans *Carolyn Carlson*, a parfaitement réussi son coup et a obtenu le prix du meilleur réalisateur.

LE STYLE, C'EST L'HOMME

Le deuxième type de film est la biographie. Buffon a pu dire «le style, c'est l'homme», peut-être est-ce vrai mais dans

Botero the Sculptor, de Erwin Leiser





ce genre de film, souvent le personnage décrit est plus intéressant que ses œuvres. Alors une attitude ambivalente émerge: on ne sait plus si on doit ou non féliciter le réalisateur d'avoir trouvé un tel artiste. C'est la principale réserve que j'éprouve pour *La Part du hasard* de Patrice Bokanowski, Grand Prix *ex aequo*. Le jury a pu féliciter le réalisateur pour la manière qu'il a «d'avoir accompagné le créateur dans son parcours» mais autant le peintre Henri Dimier peut être intéressant lorsqu'il parle et montre ses techniques, autant ses œuvres me sont apparues faibles (peut-être parce que peu d'exemples nous en sont donnés). Dans le cas du meilleur essai *ex aequo*: *Pierre Michel!!! Orchestre à Fictions!!!* de Maddy Delsippe, le parcours de ce peintre belge, mort en 1981 à l'âge de 33 ans, m'a semblé peu significatif et son art peu intéressant.

LA BIOGRAPHIE

Dans le domaine du film biographique dans ce Festival, les deux principales réussites étaient *America and Lewis Hine* et *Charlotte Perriand: Créer l'habitat du XX^e siècle*. Le premier a d'ailleurs mérité le prix de la meilleure biographie et le deuxième celui du meilleur film pour la

télé. *America...* réussit parfaitement à montrer la place qu'avait pu avoir ce grand photographe qu'était Lewis Hine dans la prise de conscience par les États-Unis de leurs problèmes sociaux et de la place du travailleur dans cette société. La réalisatrice Nina Rosenblum utilise à la fois des films d'archives, des caricatures, des articles de journaux et quelques interviews en plus des œuvres de l'artiste, pour replacer celui-ci dans son contexte. On sent de la part de la réalisatrice autant de respect et d'empathie pour son sujet que de la part de Lewis Hine pour les siens.

Le travail d'une collaboratrice de Le Corbusier dans le domaine du design est décrit dans le film *Charlotte Perriand...* Le réalisateur, Jacques Barsac par sa mise en pages insolite, permet à Mme Perriand de parler à la fois de son œuvre et de son temps alors qu'on a devant les yeux l'un et l'autre. On peut aussi signaler dans le domaine biographique *L'Anse de l'abîme*, sur un peintre, obsédé sexuel d'origine russe N. Kalmakoff, aussi bizarre que ses œuvres. La réalisatrice Annie Tresgoty utilise comme leitmotiv irritant le son d'un couteau que l'on aiguisse.

Style Wars de Tony Silver montre les difficiles relations entre les autorités et les «artistes» qui badigeonnent ou peignent sur et dans les wagons de métro. J'avais déjà vu en 1983 la fiction documentaire *In the Wild Style* ou *Wild Style* de Charles Ahearn. Le film de Tony Silver n'a d'autre avantage que de nous donner le point de vue du maire. Le jury en décernant le Grand Prix *ex aequo* à ce film a peut-être voulu montrer qu'il était «branché» et que le film d'art pouvait traiter des sujets controversés.

Le prix du meilleur essai *ex aequo* a été décerné à *Grand Central*. Ce film de Julius Potocnsny, réalisé à l'occasion d'une exposition sur cette grande gare de New York, montre la place qu'elle tient encore dans la vie de tous les jours de milliers de personnes et aussi, par le biais d'extraits de comédies musicales, la place qu'elle a dans l'imaginaire américain. Ce joyau du mouvement des Beaux-Arts aux États-Unis a été déclaré monument historique en 1978.

Deux films canadiens ont reçu des prix. *Bateau bleu, Maison Verte* de Betty Arsenault a eu la mention spéciale pour sa description de la relation entre la couleur

et le voisinage dans un petit village acadien. *Kodo: the Heartheat Drummers of Japan* de Jacques Holender a reçu le prix d'aide à la création pour sa vision de la vie et du travail d'un groupe musical japonais.

Le nombre de films en compétition ne m'aura permis que de faibles incursions dans les autres sections. Le cinéaste, membre du Jury, Jean-Louis Fournier a fait l'objet d'un hommage. J'avais déjà vu plusieurs de ces films dans la série «D'Hier à Demain» à Radio-Canada. Pour lui, le film sur l'art est une avant-scène de la connaissance et doit par la présentation de lignes de force susciter un intérêt que le spectateur pourra approfondir par la suite.

La section «Miroirs de l'art» était surtout consacré aux films du peintre surréaliste et maître de collages Joseph Cornell. La mauvaise qualité technique de plusieurs des œuvres m'a plus frappé que leur contenu. Dans la section «Paradis artificiels» consacrée au cinéma, le film *Le plus grand cinéma du Monde* sur le cinéma indien qui produit plus de 700 films par an ne donnait que très peu de renseignements nouveaux et m'a finalement semblé aussi mal foutu que l'est une bonne partie de la production de l'Inde, où le cinéma remplace la télévision pour la majorité de la population et lui présente des mélodrames tournés à la va-vite.

Le Festival s'est terminé par la présentation du film *Rembrandt fecit 1669* du réalisateur hollandais Jos Stelling l'atmosphère et la lumière des peintures de ce peintre magistral.

En conclusion, le Festival de Montréal du film sur l'art, seul festival de ce genre dans les Amériques et qui est comparable à ceux de Paris et Padoue mérite de continuer son bon travail. Je suggérerais deux choses au directeur René Rozon: qu'il réduise le nombre de films en compétition et qu'il commence le soir seulement, au Musée des Beaux-Arts, une semaine à l'avance, pour les sections «hors compétition», afin de laisser aux gens la possibilité de voir un plus large éventail de films.



América and Lewis Hine, de Nina Rosenblum

Pierre Michel!!! Orchestre à fiction!!!, de Maddy Delsipee

